

Un jour, une analyse prend fin

Jean-Jacques Blévis et Valérie Waill-Vallet

La formation de l'analyste touche au plus vif de la psychanalyse, elle met à l'épreuve le savoir inconscient qui en est issu. Un savoir comparable à aucun autre. C'est pourtant à partir de la place et du devenir de la croyance dans les cures qui après coup s'avèrent didactiques que nous souhaitons réinterroger le destin du transfert. Inentamée, cette croyance laisserait intacte la jouissance du symptôme et l'évitement de la castration.

Depuis les tous débuts de la psychanalyse, les analystes se heurtent aux résistances qui rendent problématique la terminaison des cures. Le paradoxe consiste en ceci que le transfert qui est la condition même d'effectuation d'une analyse est en même temps le principal obstacle à son terme. Jusqu'à son dernier texte clinique testamentaire, *Analyse avec fin et analyse sans fin*, Freud n'a-t-il pas été contraint de revenir, plus de quarante ans après, sur les transferts en souffrance d'Emma Eckstein puis de Ferenczi ?

*

*

*

L'ambition scientifique de Freud n'est pas exempte de croyance. Une certaine foi en la Raison, pour prolonger quelque peu le flottement des termes (foi, croyance), cette foi dans le « dieu Logos » de la lettre au pasteur Pfister.

C'est dire que non seulement la psychanalyse comme corpus théorique ne reconduit pas l'opposition sommaire de la croyance et du savoir mais qu'il y aurait à penser différents registres de croyance, la traversée de la croyance dans la cure et son remaniement en fin d'analyse.

Comme si l'analyste, pour un temps, mettait ses pas dans ceux de Kant. Même le plus grand rationaliste de notre culture aura été marqué par cet événement central de la *Critique de la raison pure* :

« Je devais abolir le savoir pour laisser une place à la croyance. »

Glaube dit la langue allemande et l'unicité du terme allemand n'est pas sans contenir une distinction conceptuelle essentielle pour nous en français.

La *Critique de la raison pure* est l'édifice de la raison mettant fin à ses propres illusions. La question kantienne est de savoir jusqu'à quel point la

Raison, qui est par elle-même poussée, pulsion, *Trieb* vers l'Inconditionné, exige ce qui en tant que raison lui échappe. Que peut, en droit, connaître la Raison sans sortir de sa légitimité ? Supprimer le savoir pour laisser libre une place à la croyance ne dit pourtant rien du type de croyance en jeu.

Et la pratique de la psychanalyse, à quels types de croyance est-elle arrimée ? La première des croyances n'est-elle d'ailleurs pas celle que le fantasme inconscient impose ? A quelle traversée des croyances d'un sujet une analyse mène-t-elle ? En quoi le geste critique de Kant nous interpelle-t-il ?

Cette question nous importe pour démarquer ce qu'il y a à traverser de cette croyance dans le sujet supposé savoir, pour celui qui est en passe de devenir analyste, de la simple crédulité, sorte de pseudo savoir, de savoir d'opinion.

Celui qui s'autorise à occuper la place de l'analyste pour un autre ne serait-il pas plutôt dans une suspension du jugement de connaissance à l'égard de son propre "être analyste" ? L'un des mérites de Lacan est d'ailleurs ce travail de dégagement d'un savoir de l'analyste, sur l'analyse, qui jamais ne se réduira ni au savoir de la science ni au savoir universitaire. Son mouvement de pensée le conduit plutôt à une sorte de mise en abîme du savoir directement produite par les effets de l'acte analytique.

Et si nous échouons à notre tour à être "poète assez", si les fulgurances qui nous adviennent parfois au cours d'une séance nous échappent et nous devancent, l'analyse, n'en déplaise aux psychologues de tous poils, n'en est pas moins la mise en acte d'un tout autre savoir.

Formuler pour un autre la règle fondamentale nous condamne-t-il pour autant à ni plus ni moins que de la crédulité ? Nous ne le pensons pas. Et s'il n'est pas crédule, l'analyste porté par l'assurance en l'altérité de la langue mise sur un acte de foi dans le sujet supposé savoir.

Cet écart entre *foi* et *croyance*, Octave Mannoni en a lui-même tenté la théorisation en soulignant la dimension plus imaginaire de la croyance au regard de la foi qui relèverait plutôt du registre symbolique et de l'engagement d'un sujet.

Sans prétendre détenir aucune espèce de savoir, de juridiction, de surveillance, l'analyste propose à l'analysant de faire confiance à ceci qui parle, de se fier à ce dire là qu'il ne sera jamais question de vérifier, pour reprendre l'étymologie de *fides* qui désigne la confiance comme assurance prise dans l'autre.

Chaque psychanalyse est singulière. Et c'est bien en partant du particulier de son symptôme que l'analysant est conduit à ce plus singulier. Néanmoins toute analyse menée à son terme présente un certain nombre de points communs.

Que se passe-t-il, en effet, dans une cure ? L'analysant est invité à parler à cet Autre qu'est le psychanalyste. Le cadre et la méthode de l'association libre concourent à ce que cet Autre existe, avec même parfois beaucoup de consistance. Au fur et à mesure que se déploie la parole de l'analysant, se détacheront un certain nombre de signifiants de son histoire, certains à une place majeure en tant que signifiants maîtres et toute une série d'autres qui donneront corps à un savoir orienté par le fantasme inconscient du sujet. Jusqu'au moment où cet Autre se trouve entamé. L'analysant fait alors l'expérience de la vacillation de son fantasme, son analyste perd de sa consistance pour ne se révéler qu'un semblant d'objet. Les analyses, lorsqu'elles permettent d'entrevoir cette chute, désarment non seulement le fantasme, le moi du sujet, mais aussi la croyance en l'Autre, réduit à presque rien.

Dans le transfert, il y aurait quelque chose de plus fondamental que la croyance où le sujet supposé savoir en son point d'abîme conduit à toucher un point d'incroyable ou de non croyance.

Ce point d'incroyable est le point traumatique lui-même.

Mais n'est-ce pas ce moment de l'analyse qui permet paradoxalement de subjectiver la solitude radicale qui en est l'effet le plus direct ?

Une telle expérience n'arrive que dans peu de circonstances de l'existence, même si quelques vies en réservent la surprise précoce à certains, "prédisposés" de ce fait à rencontrer la psychanalyse.

D'être un moment identifié à *l'objet a* déchu ne voue pas le sujet à en rester à cet état de déréliction, selon une version "mélancolique" ou mélancolisée de l'analyse, comme on l'entend souvent dans certains courants lacaniens. Si passe il y a, elle nous semble devoir rendre compte de cette bascule où un effet sujet succède à ce temps de désobjectivation. Dans l'après-coup, la chute du sujet supposé savoir ne va pas, parfois, sans un « brin d'enthousiasme », nécessaire selon Lacan pour qu'il y ait à nouveau chance d'analyste.

Le psychanalyste ne s'autorise que de lui-même et toutes les précautions que nous prenons en y ajoutant prudemment "quelques autres" n'y changeront rien. Cette solitude là, impossible à éluder, tient à un point de réel de la structure.

Le sujet supposé savoir n'est pas toujours ce que l'on croit. Pas d'analyse sans cette fiction. Et Lacan d'ajouter qu'il « n'est pas tout le monde, ni personne. Il n'est pas tout sujet, mais pas non plus un sujet nommable. Il est quelque sujet. C'est le visiteur du soir ou mieux il est de la

nature du signe tracé d'une main d'ange sur la porte. Plus assuré d'exister, de n'être pas ontologique (...)¹»

Si l'analyste n'est pas identique au sujet supposé savoir, il ne doit pas moins en assurer la fonction dans chaque cure, non sans avoir à supporter une dimension d' "imposture" ou de "tromperie" par rapport au savoir qui est devenu le sien au cours de sa propre analyse. Il y va de la capacité de l'analyste à habiter le semblant afin de tenir compte du réel en question pour chaque analysant. Et si Lacan parle de *Verleugnung* s'agissant de l'analyste au moment de l'acte, n'y aurait-il pas à préciser en quoi le désir de l'analyste, lui, n'est pas une imposture ? Et la jouissance en jeu dans l'acte analytique tout autre que celle de la position perverse.

*

*

*

L'expérience d'une analyse menée à son terme, un jour, prend fin. Expérience, elle l'est d'abord en son sens étymologique : *ex-periri*, la traversée d'un danger. Expérience aussi parce que ce dont jaillit la parole — la mémoire d'un éblouissement ou encore le pur vertige de la mémoire —, est précisément ce qui n'a pas eu lieu, n'est pas arrivé, pas advenu lors de l'événement singulier auquel cette parole se rapporte. Parler, parler, parler pour tenter de croire soi-même à la réalité de ce qui fut vécu et dont une part est morte, ailleurs, là-bas. Tenter de raccrocher deux bouts de vie, deux bouts de corps qui jamais plus ne seront les mêmes. Il est de *l'inentendable* bien plus que de l'indicible . Un jour, dans la parole adressée à l'Interlocuteur silencieux, quelque chose est là et s'inscrit dans une histoire. De l'incroyable aura eu lieu, en deçà ou au-delà de toute croyance. Expérience, encore, la traversée de ce chemin. Ils se meuvent dans un espace quasiment insituable où l'air se raréfie. Un tournoiement d'images et de mots — sorte de vertige.

Un jour, une analyse prend fin.

Voici que fuit, loin, on ne sait où

une note :

*comme si c'était la dernière.*²

Mais lorsque la parole s'efforce vers cette tâche impossible et toujours fuyante de l'origine du langage, lorsqu'elle s'acharne à creuser jusqu'à sa possibilité, ce qu'elle rencontre, c'est au bord de la béance inaccessible et toujours dérobée, la nu-possibilité de s'adresser.

¹ Lacan, séminaire inédit, 15 avril 1980.

² R.M. Rilke, *Chant éloigné*.

« Amitiés d'étoiles — Nous étions amis et nous sommes devenus étrangers l'un à l'autre. Mais il est bon qu'il en soit ainsi, et nous ne chercherons pas à nous le dissimuler ni à l'obscurcir comme si nous devions en avoir honte. Tels deux navires dont chacun poursuit sa voie et son but propres : ainsi sans doute nous pouvons nous croiser et célébrer des fêtes entre nous comme nous l'avons déjà fait — et alors les bons navires reposaient côte à côte dans le même port, sous le soleil, si calmes qu'on eût dit qu'ils fussent déjà au but et n'eussent eu que la même destination. Mais ensuite l'appel irrésistible de notre mission nous poussait à nouveau loin l'un de l'autre, chacun sur des mers, vers des parages, sous des soleils différents — peut-être pour ne plus jamais nous revoir, peut-être aussi pour nous revoir une fois de plus, mais sans plus nous reconnaître : des mers et des soleils différents ont dû nous changer ! Que nous dussions devenir étrangers l'un à l'autre, tel le voulait la loi au-dessus de nous : c'est par là même que nous devons devenir l'un pour l'autre plus respectables ! C'est par là même que la pensée de notre amitié d'autrefois doit nous être plus sacrée ! Il est probablement une immense courbe invisible, une immense voie stellaire où nos routes et nos buts divergents se trouvent inscrits comme d'infimes trajets — élevons-nous à cette pensée ! Mais notre vie est trop brève, notre vision trop faible pour que nous puissions être davantage que des amis au sens de cette possibilité sublime ! — Et ainsi nous voulons croire à notre amitié d'étoiles, dussions-nous être ennemis sur la terre. »³

octobre 2011

³ Nietzsche, *Le Gai Savoir*, Paris, Gallimard, 1967, § 279, traduction P.Klossowski pour la présente édition.